



A.C.C.E.S.
Actions Culturelles Contre les Exclusions et les Ségrégations

Colloque A.C.C.E.S. 2017
organisé dans le cadre de l'Année France-Colombie
Bilinguisme et diversité culturelle

Maison de l'Amérique Latine – Paris - 19 octobre 2017

Bernadette Bricout,

Professeur de littérature orale, chargée de mission Cultures du monde,
Université Paris-Diderot

Apprendre à vivre : un abécédaire du monde

« Aucune philosophie, aucune analyse, aucun aphorisme, aussi profonds qu'ils soient ne peuvent se comparer en intensité, en plénitude de sens, avec une histoire bien racontée ».

Au fond, c'est sur ces mots d'Hannah Arendt que j'aimerais ouvrir cette réflexion car il me semble que l'histoire que sont en train de nous conter A.C.C.E.S et « De Cero a Siempre », la France et la Colombie aujourd'hui, est cette histoire magnifique et la communication que je vais faire sera illuminée par le sourire de ces enfants colombiens qui illumineront le ciel le plus gris et que nous avons vu sur ces images que nous avons partagées. Donc merci de votre invitation.

J'ai intitulé cette intervention « Apprendre à vivre ». Comme on vient de vous le rappeler, je suis spécialiste de littérature orale et ce sont plutôt des apprentissages du texte oral dont je parlerai.

Apprendre à vivre un abécédaire du monde, pourquoi ? Parce qu'il y a dans les contes pour jeunes enfants, de jeunes enfants qui peuvent être des héros de conte. En général ces jeunes enfants vont partir à l'école ou plutôt aux écoles, mais ce sont des écoles qui sont souvent des écoles surprenantes. Elles sont situées dans la forêt, dans le désert, dans la montagne, parfois dans les lieux les plus inhospitaliers du monde et on va se mettre à l'école des chiens, des chats, des singes, des oiseaux... Aussi ai-je choisi ce matin trois écoles pour structurer cette réflexion dans le temps qui m'est donné.

Je me placerai d'abord sous le signe du lien -pour reprendre le beau titre d'un ouvrage de Boris Cyrulnik dont je vais reparler dans un instant- et donc je parlerai d'abord du premier lien de la mère à l'enfant, du lien de l'enfant à la voix maternelle, peut-être à la langue maternelle. C'est une question sur laquelle on reviendra cet après-midi.

Puis, après cette découverte qui se fera par le chant et plus particulièrement par les berceuses, nous partirons à l'école des oiseaux pour découvrir les langages de l'univers. Au fond c'est d'une forme de multilinguisme un peu particulière que je voudrais vous parler, lorsque l'enfant se met à l'écoute des langages de l'univers pour apprendre ce que les conteurs appellent le langage obscur. Tout cela est bien mystérieux mais il faut bien un peu de mystère pour que vous acceptiez de me suivre jusqu'au bout.

Et enfin, nous parlerons de ce qui m'est peut-être le plus familier, c'est-à-dire de la troisième école que constituent l'école du récit et l'école des contes et puis ensuite nous passerons aux questions que vous voudrez bien me poser.

Alors voilà. Premier apprentissage sous le signe du lien de l'enfant à la mère, le lien de la mère à l'enfant. Nous allons d'abord parler de la naissance. Commençons cette histoire par le commencement. Ce commencement est mystérieux car, comme nous le rappelle Boris Cyrulnik, « *il y a mille manières de naître. Le jour de la naissance ne marque pas le début de la vie mais simplement le jour où l'on tombe sous le regard des autres, où l'on est nommé, où notre sexe est reconnu. La vie a commencé bien avant. L'apparition du sentiment de personne se construit lentement. Le bébé est imaginé avant d'être perçu, il est parlé avant d'être entendu* ». Ce sont des lignes extraites de l'ouvrage de Cyrulnik Sous le signe du lien. Et l'on sait bien, vous le savez comme moi, que dans l'utérus, cette grotte sombre, chaude, parfumée et sonore, le bébé entend dès avant le jour de sa naissance les battements du cœur de la mère. Il entend la voix de la mère qui parle ou qui chantonne, tandis que dans l'utérus, l'échographie nous le montre, le fœtus suce son pouce ou attrape le cordon ombilical pour le téter. Donc ce premier lien de l'enfant à la mère, de l'enfant à la voix maternelle commence bien avant la naissance.

Ce sont maintenant des berceuses qui vont accompagner l'enfant lorsque l'enfant paraît, dont je voudrais vous parler. Alors je vais ouvrir sur une berceuse de Finlande mais rassurez-vous, il y aura une berceuse colombienne un peu plus tard. Voici ce que nous dit la berceuse de Finlande : « *Dors, dors doux oiseau de la prairie. Prends ton repos rouge-gorge, prends ton repos. Dieu t'éveillera dans son bon temps. Il t'a disposé un joli rameau pour t'y reposer. Un rameau doucement courbé avec des feuilles de bouleau. Le sommeil sur le seuil a dit : n'y a-t-il pas ici un petit enfant ? Un petit enfant endormi dans un berceau ? Un petit enfant emmaillotté dans une couverture de laine ?* »

De ces berceuses on a pu dire qu'elles étaient les chants de l'enfance, qu'elles étaient aussi l'enfance du chant et peut-être le premier poème. Parce que ce tout petit enfant, ce nouveau-né, cet enfant qui découvre le monde, expulsé de l'enceinte obscure qui l'abrita pendant 9 mois, ce nouveau-né retrouve peut-être, par la berceuse, une chaleur perdue. Celle d'une vie antérieure, rythmée par les mouvements de la mère, le flux et le reflux du souffle, par la rumeur du cœur. Le chant de la berceuse restitue cette musique intime et la caresse d'une voix qui hier encore l'enveloppait. Autour du tout petit, il recrée un univers éminemment chaleureux et sécurisant. Entre le corps de la mère et le corps de l'enfant désormais séparés, on a coupé le cordon, il fait lien. Ce chant recrée de l'un à l'autre des mouvements de va-et-vient. « *Dodo Ninette. L'enfant Perette. Maman est allée au bois. Un fagot elle rapporta pour chauffer les pieds de notre petit* ». Le rythme régulier des berceuses que vous connaissez fort bien pour les avoir chantées Mesdames, et pour les avoir entendues aussi, ce rythme régulier des berceuses souvent construit sur deux notes alternatives reproduit à la fois les oscillations du berceau et les pulsations de la vie. Leur trame narrative est extrêmement stylisée mais cette économie n'est jamais pauvreté et ce qui se dessine d'abord dans les berceuses, ce sont deux figures tutélaires, qui se penchent sur le berceau pour veiller sur l'enfant jusque dans son sommeil, jusque dans leur absence. « *Dors, dors petit enfant. Ta mère est au coin du feu. Ton père est dans la forêt. Il t'apportera un oiseau sur la pointe du couteau.* » Évidemment, tous les textes que je donne sont des textes de berceuses populaires, vous l'imaginez bien. Et vous aurez remarqué que la mère sédentaire, gardienne du foyer, de la maison paisible ; que le père aventurier, explorateur nomade mais qui revient toujours à son point de départ ; entre eux, entre ces deux figures, le trait d'union c'est cet enfant. Si l'homme est voyageur dans nos berceuses -souvent dans les grands contes merveilleux le monde et son royaume- le pôle, le lieu de rattachement est son enfant. Et l'enfant des berceuses n'est pas, selon le mot de Jean-Paul Sartre, « *un objet se détachant sur fond de monde* ». C'est vraiment l'objet-fond sur lequel le monde se détache. Car vers cet enfant convergent toutes les offrandes, aussi modestes, aussi quotidiennes que celles des santons de la crèche. La veilleuse qui luit au-dessus du berceau est une étoile et la main tendue de l'enfant fait de nous des Rois Mages. Alors encore une berceuse : « *Quand le petit s'éveillera nous lui donnerons du lait. Nous lui donnerons du potage, des amandes dans son tablier, des petits pains dans sa menotte, des bottines à ces petits pieds.* »

Vous voyez que la berceuse est chant de la chaleur, elle est chant aussi de l'attente. L'attente d'un sommeil qui tarde à survenir et qui gagne parfois la mère avant l'enfant, nous l'avons expérimenté. La berceuse en même temps est l'attente de ce passage redouté de la veille au sommeil, de l'univers connu à l'univers inconnu, lorsque s'ouvrent les portes d'un monde ténébreux où le cauchemar rode. Car la berceuse vous le voyez fait ici fonction d'attrapeur de rêves. Elle est comme un talisman poétique qui nous prémunit, qui prémunit l'enfant contre les terreurs nocturnes. La berceuse est une bulle de mots dans laquelle la mère emmaillote son enfant, au fond comme dans un nid d'ange. Cet enfant, si petit, l'a fait naître à elle-même. A cette indicible harmonie dont toute mère pressent déjà le caractère éphémère. Certaines berceuses expriment le désir maternel de suspendre le cours du temps pour que l'enfant, ce tout petit enfant, reste encore un peu plus longtemps auprès d'elle ; pour préserver l'enfant des atteintes du temps. Un peu comme dans le château de la Belle au bois dormant. Et dans l'invocation à Sainte-Marguerite -Sainte-Marguerite c'est la patronne des femmes accouchées- on le dit très explicitement : « *Néné petite, Sainte-Marguerite, endormez-moi mon enfant jusqu'à l'âge de 15 ans. Quand 15 ans seront passés, il faudra la marier avec un garçon sage. Qu'ils fassent bon ménage dans une chambrette, pleine de noisettes. Un marteau pour les casser, du pain blanc pour les manger* ». C'est l'univers de Charles Trenet dans Une noix.

A ce rêve de régression qui suggère un monde immobile, s'opposent, dans les invocations au sommeil, la description d'un personnage -c'est vraiment un personnage carnavalesque, c'est un personnage tonique et en même temps un personnage redouté qui chevauche des montures étranges en un fantasque va-et-vient- et ce personnage est aussi héros de conte : c'est le sommeil. Berceuse occitane que je ne donnerai pas en occitan. « *Sommeil. Sommeil. Sommeil. Viens, viens, viens. Sommeil, sommeil, viens de quelque part. Le sommeil est parti à cheval sur une chèvre, il reviendra demain matin à cheval sur un poulain. Et lorsque le sommeil viendra le bébé s'endormira. Le sommeil ne*

veut pas venir le bébé ne peut pas dormir. Dodo, le bébé s'endort. Dodo le petit bébé dort ». Vous connaissez cette chanson pour l'avoir chantée comme moi.

Alors, on aurait tort de voir, vous voyez j'insiste sur les berceuses en ouverture de cette intervention « Apprendre à vivre », on aurait tort de voir dans ces berceuses des créations sans importance, des mélodies, des mélodies dormitives ou soporifiques à l'usage des petits-enfants. Parce que, si la tombée de la nuit réactive en effet pour nous des craintes ancestrales, c'est aussi notre peur à nous, notre peur de parents que le chant exorcise. L'enfant qui vient de naître est si fragile qu'il ne pèse pas sur la terre. Il n'est enraciné nulle part. Il est encore très proche du Royaume des Ombres et d'un royaume des ombres qui pourrait le reprendre. On peut se demander quel rêve passe sous ses yeux clos, et si l'enfant a une grimace on craint qu'il ne soit peut-être gagné par une terreur nocturne. Mais il y a derrière la berceuse aussi la peur de tout parent. Aujourd'hui encore, la mort subite du nourrisson, cette forme prolongée et définitive du sommeil, reste perçue comme une énigme. Dans les sociétés traditionnelles, cette crainte, cette angoisse de la mort de l'enfant était accrue du fait que l'enfant, de la naissance à son baptême, apparaissait comme particulièrement vulnérable. Parce que, innocent et exposé avant le baptême, il pouvait susciter la convoitise du diable. On devait se garder de faire osciller le berceau vide de crainte que le diable ne vienne s'y installer disaient-ils dans les Vosges. Et si le nouveau-né venait à mourir sans avoir été seulement ondoyé, sans avoir reçu l'eau du baptême, alors, il serait condamné à errer sur la terre, sous forme d'un papillon blanc cherchant éperdument à échapper aux limbes, les limbes où règnent l'inachèvement et l'indécis. Le tout petit enfant, l'enfant qui vient de naître est un être sans nom, c'est un souffle ténu, c'est un fêtu de paille que le vent pourrait emporter. Je vous assure que je ne suis pas en train de fabriquer. Les devinettes nous le disent. Une devinette occitane encore : « *Sommeil, sommeil, sommeil, viens, viens, viens. Sommeil, viens de quelque part. Le papa est à la vigne. La maman est au baptême du filleul. Elle portera un papillon enveloppé dans un linceul. Mais le linceul était troué. Le papillon s'en est allé.* » Le papillon c'est l'âme errante. Tous les contes de la tradition orale nous le disent et plus précisément pour le papillon blanc, c'est l'âme des enfants qui sont morts sans baptême qui continue à harceler le voyageur en hasard en lui demandant : « sois mon parrain, sois mon parrain, sois mon parrain » pour pouvoir gagner le Paradis. La berceuse n'est rien d'autre que cette incantation qui veut faire reculer les ombres. Elle est le chant de la vie brève, elle est le chant de la vie éphémère. Berceuse canadienne : « *Dors bébé, dors au sommet de la branche. Lorsque souffle le vent, le berceau se balance. Mais que la branche casse et alors aussi sec tombera le berceau et le bébé avec.* »

Le folklore des enfants ne dit pas autre chose. Il nous rappelle que la vie est un don, que la vie est un trésor et qu'elle est un miracle, mais qu'elle est un miracle éphémère parce que le temps nous est compté. Les écoliers américains des cours de maternelle, ils ont quatre ou cinq ans, font une ronde et ils chantent avant de se laisser tomber tous ensemble par terre, parfois dans l'eau d'une piscine, avec de grands éclats de rire : « *Ring a round the rosie. A Pocket full of posies. Ashes! Ashes! We all fall down.* » « *Dansons autour du rosier. Les poches remplies de fleurs. Cendres ! Cendres ! Nous tombons tous.* » Comme le dit magnifiquement Françoise Loux, « *l'enfant est notre père. Il connaît les secrets de la nuit d'où il vient, comme l'aveugle qu'il est en naissant. Il a exploré les ténèbres. Il a tâtonné dans le noir. Il s'est bercé dans l'ancre obscur et de cette vie antérieure, quelque chose en lui se souvient* ». « Où j'étais avant d'être ici ? » demande à un jour un garçon de 3 ans qui m'est très proche puisque c'est mon fils. « Tu étais dans mon ventre » dit la mère. « Oui mais encore avant. » « C'est une question difficile », lui dit le père. « Moi je sais », dit mon fils, « j'étais par terre, j'étais dans la terre. Je grignotais des feuilles ».

Nous allons quitter ces berceuses. Pour redonner peut-être un peu de lumière à cette séance, nous allons aborder le deuxième temps de cet Apprentissage sous le signe du lien à l'école des oiseaux avec une berceuse colombienne. « *Durmete niño. Duermete to. Antes de que venga el kurukutu. Durmete niño. Duermete to. Antes de que venga el guana guana. Kikirikiki. Kikiriki.* » « *Fais dodo bébé. Vite endors-toi avant que ne vienne le petit duc du soir. Fais dodo bébé. Fais dodo avant que ne vienne le bec en ciseau. Cocorico.* »

Je vais parler maintenant de l'école des oiseaux et de l'apprentissage des langages de l'univers que nous appelons en langage savant des mimologismes. Que sont les mimologismes ? Vous les connaissez tous. Ce sont des petits récits qui donnent une interprétation humaine du langage des animaux, du cri des oiseaux, voire des bruits familiers qui rythment notre quotidien. Mais particulièrement du chant des-oiseaux. Et l'idée qui sous-tend ces mimologismes, ces petits récits, c'est celle du langage obscur. C'était au temps où les bêtes parlaient nous disent les contes. Et au temps où les bêtes parlaient, nous entendions ce que disaient les langages obscurs de l'univers. Non seulement les oiseaux, non seulement les animaux, mais la pluie sur les toits, mais le vent dans les feuilles des arbres, mais les insectes dans les herbes... Et puis, nous disent les contes, il y a un moment où nous avons perdu la clé de ce langage-là. Ces langages, puisque nous parlons de multilinguisme, ces langages l'univers les parle, simplement l'homme ne les entend plus, il en a perdu la clé. Alors il y a peut-être quelqu'un qui est plus proche de retrouver la clé que les autres. C'est précisément le jeune enfant, le tout petit enfant. Vous savez bien pourquoi. Parce que le petit enfant reste animiste au moins jusqu'à l'âge de 7 ans. Parce que pour lui la pierre est vivante puisqu'elle roule. Le torrent est vivant puisque l'eau du torrent dévale le ravin. Et que des récits et des contes lui donnent accès au langage des oiseaux, lui permet de se mettre à l'écoute des oiseaux dans un univers où tout fait sens, mais dans un univers qui est aussi débarrassé de toutes les cloisons dont notre monde est hérissé. Vous savez bien que nous avons hérissé des cloisons entre l'humain, l'animal, le végétal, le minéral mais aussi parfois entre les humains, mais aussi des frontières entre les humains, mais aussi des barrières, mais aussi les murs, il y en a beaucoup aujourd'hui. Mais le conte nous parle d'un univers débarrassé de toutes ces cloisons-là. C'est l'univers des enfants que nous avons vus tout à l'heure sur ces images.

Mettons-nous à l'école des oiseaux. Les mimologismes, c'est très simple. Ils sont construits généralement sur une onomatopée (kikiriki) aussi proche que possible du langage de l'oiseau, du chant de l'oiseau, et par une traduction humaine. Je commencerai par un tout petit récit pour vous les donner à entendre. Je suis sûre qu'ici, les Français, les Colombiens, les gens venus de Nouvelle-Calédonie ou ceux qui arrivent de tous les continents, vous allez vous dire « mais oui bien sûr, je les connais ». Je vais en donner un en français. C'est l'histoire d'un fermier qui est criblé de dettes et qui ne veut pas payer ses dettes. Alors les animaux se réunissent autour du fermier pour commenter ce qui se passe et pour lui donner des conseils. *Et la caille dit : « paye tes dettes, paye tes dettes ». La perdrix dit « Payera-t-y, Payera-t-y, Payera-t-y », l'oie dit « Je payerons, je payerons, je payerons », les canards « cancan cancan cancan » et le mouton qui est là aussi « jamais ».* Voilà, c'est un mimologisme. Vous voyez que l'histoire est minuscule. Tout le plaisir est dans ce dialogue des animaux dont on nous donne la clé immédiatement, et dont on peut se dire qu'il y a là une école, une voie d'accès. Les mimologismes sont souvent construits sur une onomatopée et sur sa traduction en langage humain. Vous allez me dire que oui, bien-sûr, ils sont présents, mais nous sommes assez loin de l'univers des grands contes littérairement adaptés. Détrompez-vous. Les mimologismes sont présents au cœur des plus grands contes lorsque des animaux ou des oiseaux se mettent à parler dans le conte pour commenter l'action -souvent une action humaine- à la manière dont le fait dans la tragédie grecque le cœur antique. Un exemple : celui de Cendrillon des frères Grimm. Dans la Cendrillon des frères Grimm, au moment de l'essayage de la pantoufle, l'une des sœurs va se taillader le pied et le talon pour rentrer dans la pantoufle. Son pied saigne, mais elle arrive à chausser la pantoufle. Le prince se sent tenu de tenir parole, car les princes en ce temps-là tenaient parole, et il emmène sur sa mule ou sur son cheval la fille qui s'est tailladé le pied et qui a réussi à chausser la pantoufle. Et dans toutes les versions, dans la version des frères Grimm comme dans les versions orales, il y a des oiseaux réunis sur la route pour commenter la méprise du prince et pour l'avertir. Version des frères Grimm, ce sont des colombes : *«Ruckedigu, Ruckedigu. Blut ist im Schuh. Der Schuh war zu klein. Die rechte Braut sitzt noch daheim.»* Vous avez bien compris, c'est le roucoulement de la colombe. *«Ruckedigu, Ruckedigu. Le sang est dans la pantoufle. Le soulier était trop petit la vraie fiancée est encore au logis.»* Le prince, dans la version des frères Grimm, est très réactif. Il revient immédiatement dans la maison pour y chercher la fiancée. Souvent dans les versions orales ça ne se passe pas comme ça. On a par exemple une version Lorraine où ce sont des enfants qui l'avertissent : *« He le beau, hé le beau, tu prends la belle et tu laisses la laide ».* Et la version nous dit : le prince se retira dans son château et y resta trois

jours ou sept jours ou huit jours. Et puis il réfléchit. Et il revint là d'où il venait, il rechercha la jeune fille qui était cachée dans la maison, il la retrouva et il l'épousa. Généralement, ça fait rire mes étudiants qui sont de grands enfants comme chacun sait et qui ne sont pas si éloignés de l'enfance. Mais je dis parfois qu'il nous faut beaucoup plus de trois jours ou de sept jours ou de huit jours pour entendre ce que disent les oiseaux, ce que disent les animaux. Il y a des avertissements qui nous sont donnés par les donateurs dans la vie aussi et que quelquefois nous mettons des années à les comprendre et nous dirons beaucoup plus tard « Si j'avais su ». Mais notre prince il ne tient pas seulement parole, il est éminemment réactif puisque lui comprend le langage des oiseaux.

Les enfants sont extrêmement sensibles à ce langage des mimologismes. Ils sont extrêmement sensibles à ce renvoi d'un temps où les bêtes parlaient. Les oiseaux parlent très souvent, j'attire votre attention là-dessus parce que ça vous intéressera sans doute par rapport à l'un des axes de ce colloque qui est le bilinguisme. Les oiseaux parlent très souvent dans le conte dans des formulettes « *Ruckedigu, Ruckedigu, Blut ist im Schuh* ». La formulette des colombes elle est souvent rimée, rythmée, chantée. Les formulettes, vous savez, ce sont ces petits refrains, extrêmement mystérieux dans les contes que très souvent le conteur ou la conteuse chante. Ils vont changer de voix pour chanter la formulette autrement. Et on a l'impression toujours que la formulette nous vient d'ailleurs et de plus loin. « *Anne ma sœur Anne ne vois-tu rien venir ? Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie* ». Or, par rapport à cette question du bilinguisme, on a observé que très souvent la formulette est donnée, si le conte est en français, dans le dialecte de la province qui raconte. Elle va être donnée en occitan, en dialecte occitan, puisque en tout cas pour la région du Livradois sur laquelle j'ai travaillé c'est le dialecte qu'on utilise. Si le conte est en espagnol, c'est une question. Regardez bien si la formulette n'est pas donnée soit dans une langue plus archaïque que celle du reste du conte, voire dans une autre langue, voire dans l'une des soixante-deux langues indiennes qui sont celles de la Colombie. En tout cas, il y a dans les formulettes une sorte de conservatoire de la langue, parce que ce texte-là semble avoir été appris par cœur. Il est restitué au plus près, comme les formules magiques. A l'époque de Perrault, j'ai cité la formulette de *sœur Anne*, les verbes verdoyer et le verbe poudroyer sont déjà sortis de l'usage. Ce sont des archaïsmes. On ne les emploie plus. Et s'ils vont revenir dans la langue française, c'est par la force d'une formulette de conte. Ce n'est pas formidable ça ? Moi je trouve ça merveilleux.

Je viens de parler avec les formulettes et les mimologismes de ce qu'on appellera volontiers la chanson du conte. Les enfants aiment se mettre à l'école des oiseaux et il y a un lien très particulier que les petits garçons entretiennent avec le langage des oiseaux. Je vous renvoie sur cette question aux magnifiques travaux de Daniel Fabre qui a consacré toute une série d'études au langage des oiseaux et à la présence de ces oiseaux dans les apprentissages des garçons : apprendre à siffler, apprendre à chanter le langage des oiseaux, apprendre à construire des cabanes, apprendre à tirer à la sarbacane ou à utiliser des appeaux pour attirer les oiseaux. Donc il y a du poétique et il y a du guerrier dans cet apprentissage qui est vraiment, dans les sociétés traditionnelles, un apprentissage des garçons.

Je voudrais terminer cette deuxième évocation trop rapide de l'école des oiseaux par une citation de ce magnifique ouvrage qu'est la Promesse de l'aube de Romain Gary : « *Je feins l'adulte. Mais secrètement je guette toujours le scarabée d'or et j'attends qu'un oiseau se pose sur mon épaule pour me parler d'une voix humaine et me révéler enfin le pourquoi et le comment* ». C'est magnifique. Vous voyez : « ... *qu'un oiseau se pose sur mon épaule pour me parler d'une voix humaine* » c'est vraiment ce que réalisent les mimologismes. C'est pourquoi je voulais mettre notre enfant à l'école des oiseaux.

Nous allons maintenant parler d'une école qui vous est plus familière. C'est l'école du récit et c'est l'école des contes qui nous placent toujours sous le signe du lien. Alors vous savez qu'on a souvent tenu dans le même mépris le petit enfant -ce n'est plus le cas aujourd'hui et ce n'est pas le cas ici- le petit enfant ignorant à cause de son âge et le peuple ignorant de par sa condition. Le petit enfant ignorant à cause de son âge et la femme et surtout la vieille femme dont les récits semblaient tout juste bons à distraire et à amuser des enfants. Cicéron les appelait déjà des « *fabulae aniles* » : récits de vieille. Dans les dictionnaires historiques en français on les appelle contes de servantes,

contes de nourrices, contes de ma mère l'oie -l'expression est antérieure à l'époque de Perrault-, contes à dormir debout, fables ridicules. Il y a au fond l'idée que ces récits, que les contes étaient transmis dans le cercle familial par des vieilles femmes. Un récit de femme ce n'est déjà pas grand-chose, un récit de femme qui n'a plus tout sa tête « fabulae aniles », à des tout-petits enfants... Ce récit faisait lien. Cette idée est une idée très répandue qui est évidemment fautive. Parce que les conteurs sont à la fois des femmes et des hommes. Et si les femmes racontaient plus volontiers dans le cercle de famille les contes merveilleux, les récits de peur, les récits fantastiques pouvaient être transmis par des hommes. Ensuite et surtout parce que, si vous ne deviez retenir qu'une chose de cette troisième école, c'est celle-ci : les contes merveilleux dans les sociétés traditionnelles n'étaient pas destinés aux enfants. Le conteur s'adressait au cercle des adultes ou plus exactement à un cercle qui réunissait toutes les générations confondues. Il s'adressait au plus large public et les enfants se sont peu à peu appropriés des récits qui ne leur étaient pas destinés. Pour la petite histoire, les seuls contes conçus à l'usage exclusif des enfants, vous les connaissez bien-sûr, ce sont les contes d'avertissement, c'est à dire les contes qui se terminent mal. Car ces contes d'avertissement, fondés sur un schéma très simple : une introduction est formulée par un personnage adulte donc sage ; deuxième temps le héros, un enfant ou un animal, la transgresse ; troisième temps : il est puni. Ces contes d'avertissement étaient évidemment destinés à mettre en garde le jeune enfant contre des dangers possibles : l'eau, le feu, le loup, l'inconnu qui les attend à la sortie de l'école. On est vraiment dans un conte de mise en garde qui participe d'une pédagogie de la peur contre laquelle on s'est, dès l'époque de Perrault, inscrit en faux.

Parlons des raisons qui font que les contes, particulièrement les contes merveilleux, fournissent à l'enfant une école d'apprentissage du lien et de la relation. Le conte nous fournit un univers fondé sur des oppositions très marquées. La noire et la blanche épousée, le riche et le pauvre, le plus pauvre berger de la province s'en va rencontrer une princesse qui elle mange tous les jours dans des assiettes en or. Le conte merveilleux ne connaît pas la nuance. Il est fondé sur des oppositions très marquées, particulièrement adaptées à la perception du jeune enfant. Les études de Piaget et de Wallon nous l'ont montré. Pour l'enfant il y a les grands et les petits. De ton père ou de ton grand-père lequel est le plus grand, demande-t-on à un enfant de trois ans. Tous les deux du même âge répond l'enfant. Pourquoi ? Parce qu'ils sont aussi grands. C'est un univers en noir et blanc, un univers aisément déchiffrable, un univers qui, en première lecture, peut apparaître manichéen et dans lequel l'enfant se retrouve. Ensuite le conte fournit à l'enfant, ce qu'Éric Berne appelle « un scénario de gagnant ». Le héros défavorisé par sa taille, son origine, sa position dans la famille, sa force, sa sottise, un héros faible, laid (Riquet à la houppe), cadet, benjamin. Il cumule tous les handicaps mais le conte nous invite à suivre un schéma narratif qui nous dit qu'il viendra à bout de plus puissants que lui grâce aux donateurs du conte, mais aussi par les seules ressources de son esprit vif et subtile. Et ce scénario de gagnant est extrêmement réconfortant pour l'enfant aux heures sombres de sa vie et aussi pour l'enfant que nous avons été car il dit à l'enfant : « quelques soient les difficultés que tu traverses, quelques soient les épreuves que te réserve ta famille qui devrait être le lieu le plus sécurisant, la société, l'école, les adultes, un monde qui peut être hostile ; quelques soient ces épreuves, toi aussi un jour, tu trouveras ta place, tu feras ta place au soleil. » Et c'est une leçon d'optimisme qui nous est donnée. On puise d'abord dans les contes une incommensurable énergie. Pour Bruno Bettelheim, le conte a surtout le mérite d'exprimer des réalités que l'enfant pressent mais dont il ne veut pas ou ne peut pas parler. Les plus célèbres de nos contes évoquent à mots couverts des tabous. Le tabou de l'inceste - Peau d'Âne qui fuit son père qui voudrait l'épouser-, la crainte de la castration -le loup de Prokofiev qui aura la queue coupée-, la scatologie -dans les versions anciennes orales, le loup des trois petits cochons ne détruit pas les maisons par son souffle comme chez Walt Disney, mais par la seule force de son pet destructeur-. Le conte a le mérite d'exprimer des réalités que l'enfant pressent mais dont il ne veut pas ou ne peut pas parler. Le conte nous apprend aussi, apprend aussi à l'enfant à jouer avec sa peur, à apprivoiser la peur. Pensons à ce qui se passe dans Le petit chaperon rouge en ce moment si important où le loup et la petite fille se trouvent ensemble dans le lit. La petite fille se déshabille, dit le texte de Perrault, et elle va rejoindre le loup dans le lit où elle fut très étonnée de voir comment sa grand-mère était faite en son déshabillé. Très souvent, quand on lit cette version à des enfants de maternelle, les enfants rient. Ils vont toucher leurs voisins, ils vont faire du bruit et quand le professeur, le

bibliothécaire ou le conteur leur demande pourquoi ils ont ri : silence. Les enfants savent quelque chose qu'ils ne peuvent pas exprimer. Ils aiment que le Petit chaperon rouge et le loup soient couchés ensemble dans un lit. Et au moment où l'adulte, le père ou la mère, dans ce point culminant de l'attention dit « *Oh mère grand que vous avez de grandes dents. C'est pour te manger !* » Et l'adulte, très souvent, se jette sur l'enfant pour le manger, pour le dévorer de baisers avec de grands éclats de rire. Eh bien c'est aussi une peur que l'on apprivoise ici dans cette école des contes. Nous retrouvons le lien. Le conte représente un matériau psychopédagogique irremplaçable dans mon abécédaire du monde. D'abord parce que dans cet abécédaire, comme le rappelle Bettelheim, l'enfant apprend à lire dans le langage des images et il apprend à déchiffrer le monde. Parce que le conte est un réservoir fantasmatique qui permettra aux jeunes enfants de se libérer de ses craintes par des scénarios réconfortants. Parce qu'il donne à la mère, au père, au bibliothécaire, à l'adulte, la possibilité d'établir une relation chaleureuse et vivante avec l'enfant. Bien sûr, surtout lorsque le conte est dit mais aussi lorsqu'il est lu car il est porté par la voix de la mère ou du père et ce moment-là, ce moment de la lecture du conte ou de la narration, c'est une cérémonie. Lorsque le conte est ainsi un trait d'union entre l'adulte et l'enfant, entre l'enfant et le monde qui l'entoure -j'ai parlé de la découverte de l'univers-, entre l'enfant et la société qui s'ouvre à lui et qu'il découvre, alors je crois que le conte remplira pleinement sa fonction en permettant à l'enfant d'apprivoiser le monde, en favorisant sa découverte du monde et sa découverte des autres. Puisque dans ce magnifique dialogue entre la France et la Colombie nous tissons ensemble des langues et des cultures, j'aimerais que la dernière parole revienne à la tradition orale et un proverbe irlandais qui dit -et je crois que tous les enfants ont fait sien ce proverbe du moins, je le souhaite- qui dit qu'un étranger c'est un ami que l'on n'a pas encore rencontré. Je vous remercie de votre attention.